L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Da 27 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, Une Visite à l'Escorial. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. L'Ambassadrice, Souvenirs et Ouaneries d'un diplomate. La Guzla. La Seule Amie. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Souvenirs sur Rachel.

Le futur ministre américain en Chine.

Qui sera le représentant du gouvernement américain en Chine? Un avenir prochain nous l'apprendra, car le Président Taft s'occupe dans le moment de cette nomination qu'il lui faudra faire avant longtemps. M. Taft est en possession de trois applications: celle de l'ex-gouverneur de la Virginie, M. A. J. Montague; du général Charles E. Magoon qui fut gouverneur général de l'île de Cuba, et de M. Oscar Terry Crosby, ancien officier de l'armée des Etats-Unis. On sait combien est circonspect M. Taft: ses fonctions l'obligent à être; aussi n'est-il guère possible de savoir sur qui se fera son choix. On prétend, dans certains milieux, que le président incline à confier l'important mandat à M. A. J. Montague à cause de la très haute compétence avec laquelle il le remplira; de sa précieuse expérience en toutes matières relevant des chancelleries et de l'élevation de son caractère; mais M. Taft craint qu'en le nommant un poète, il s'encourte le mécontentement de son parti. M. Montague a toujours été démocrate. Sous l'administration de M. Cleveland, il fut avocat de

district dans le département de l'Ouest de la Virginie, et demeura fidèle toujours aux principes, aux doctrines de son parti. Il a d'excellents états de service. Il fut gouverneur de la Virginie et remplit plusieurs mandats publics à la satisfaction de ses mandants et du peuple en général. Le gouvernement américain le fit membre de la Commission qui récemment s'occupa avec les représentants des autres puissances de la révision des lois à observer sur les mers en temps de guerre et des droits des neutres. Dernièrement, il a consacré ses soins à l'étude de problèmes internationaux. C'est un esprit sérieux, curieux et qu'intéressent toutes les questions d'un caractère public.

Ce qui confirme l'opinion que M. Montague est en tête du "steepchase", c'est que la candidature du général Magoon n'est pas considérée sérieuse. Le général a rendu des services au gouvernement, et celui-ci sent qu'en retour il lui doit quelque faveur. Mais le général ne semble pas teuler à la nomination; il sait que tout vient à point à qui sait attendre; qu'un jour ou l'autre son dévouement au gouvernement recevra sa récompense. Le troisième candidat est un ex-officier de l'armée des Etats-Unis; un homme qui, lui aussi, a servi sous les drapeaux avec fidélité, mais a décidé d'abandonner la carrière des armes pour la carrière professionnelle, où, croyait-il, le sollicitaient ses connaissances et ses goûts, et cet homme est M. Oscar Terry Crosby domicilié à Washington et qui a épousé une de nos Créoles distinguées, une demoiselle Bouligny. M. Taft, nous le répétons, ne se hâte pas de nommer le ministre parcequ'il veut faire choix de l'homme qui servira le mieux les intérêts de son pays; nul ne saurait l'en blâmer.

UNE Visite à l'Escorial

L'Escorial, dans son ensemble, n'est pas sinistre, comme l'a dit Gautier. Il est vaste, riche, austère, non pas triste. Quoiqu'il souffrait, le jour où je le vis, une rafale effroyable, il était facile de reconnaître dans le pays une certaine grâce riante, surtout si on le compare aux régions affreuses — désert de rocs — qu'il faut parcourir pour y arriver. C'est la demeure magnifique d'un roi qui veut être seul pour réfléchir et travailler; mais ce n'est pas la retraite d'un cenobite dégoûté du monde. Par un miracle qui tient à ce "godt parait" que Balthazar Gracian, dans son traité du "Sublime", reconnaît à Philippe II l'Escorial au milieu de toutes les richesses débordantes de l'Espagne catholique, est un monument pur et sobre. La chapelle — qui est, en réalité, une grande et libre église — donne l'idée de l'autorité, de la grandeur, de la confiance. Un goût très sévère et un développement très animé des forces architecturales empruntent l'œil sans effort, depuis le sol jusqu'à la clef de la coupole, qui mesure quatre-vingt-treize mètres de hauteur. L'impression qui se dégage de ces proportions majestueuses est plus forte et, surtout, plus tranquille que celle qu'on éprouve dans le Panthéon. Si vaste que soit ce palais, si haute que soit cette coupole, si étonnantes que soient ces dimensions, le souvenir de Philippe II

touchante et si malheureuse: la "Ruy Blas", j'ai cherché l'Anne de Neubourg, le jeune Balthazar, le gentil enfant cavalier dont Velasquez a fait un personnage historique parce qu'il l'a peint. Il est tout à fait. Et voilà Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, ce grand épitaphe dit si magnifiquement avec l'écriture: "Il fut un homme qui s'appela Jean". Tous ces morts parlent, ils sentent la gloire de ce peuple, la hauteur de son idéal, les raisons qu'il a de vivre et d'espérer; ce qui a été sera, parce que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Parfois, le ciel se couvre; mais le grand vent — le grand vent qui souffle toujours en Espagne — fait, sur la campagne, la succession constante et alternative des ombres et des lumières. Un roi jeune, à l'œil clair, a pris, dans ses mains pleines d'avenir, les destinées de ce peuple. Il a dans les veines, le sang de Casille, le sang des Habsbourgs, le sang des Bourbons. Sur le livre du passé, la main maternelle lui a appris à lire l'histoire des aïeux; un amour passionné, une pensée forte, l'accompagnent, l'aident, le soutiennent et guident long temps encore ses premiers pas. Quel spectacle et quelle grandeur dans ce couple, où la grâce de la femme et de la mère se prête à la sveltes vigueur qui doit soutenir la gloire du nom de Charles-Quint.

Le secret de Tolède.

La "Revue bleue" commence la publication d'un nouvel ouvrage de M. Maurice Barrès, "Greco" ou "Le Secret de Tolède". M. Barrès, dans "Un Amateur d'Ames", avait déjà décrit, en une page admirable, le caractère et l'âme de ce pays toledan. L'étude qui paraît aujourd'hui est un hymne nouveau en l'honneur de cette ville. Elle débute par un bref tableau de la Tolède nocturne, aperçu par l'auteur le soir de sa première visite. "Je cotoyais d'immenses couvents et de lourds palais, grillés, écaillés, dont la mauvaise fortune n'a pas abattu l'orgueil. La nuit ranime autour d'eux toute leur vie passée, devenue belle comme un songe. Un peuple d'images délaissées, flammes, jupes, catholiques, sarrasins, m'attendaient au retrait de chaque portail. Quel silence régnait, ce soir-là, dans les rues obscures de la montagne Tolède!" Soudain, le promeneur, dans une rue plus large, aperçoit une dans un plein air et crut voir, "faisant le cercle, les héros de Goya de Velasquez, de Corvantes et de Caldéro, qui représentent aux yeux d'un novice toute l'Espagne." Mais la nuit cesse, "les danseurs possèdent de longs cris gutturaux, on éteint les lumières et vivement sur ces ruelles escarpées la compagnie s'éleva dans la nuit. C'était une strophe, un chant de solitude, quatre vers pleins et poignants, une goutte de miel qui débordait du cœur." Le lendemain, à Santo Tome, devant les images "nervées et tristes" que lui présentait la toile fameuse du Greco, "l'entêtement du comte d'Orgaz, le voyageur se souvint de la mince chanson arabe qui se perdait, la veille, dans les ténèbres de sa première soirée toledana. Les bédouins, promenant sur la toile des chandelles inclinées, lui disaient: "Démontre! C'était un fou!" Pour lui, dès le premier abord, il se sentit "devant une âme forte et singulière, qu'il est raisonnable de tenir en défiance, mais plus raisonnable encore d'écouter attentivement." Il se promit d'étudier ce beau problème espagnol, en se faisant raconter la vie du peintre et en poursuivant au fond des églises toute la série de ses tableaux. Telle fut l'origine du livre dont nous lions le premier chapitre.

THEATRES. TULANE.

"The Chorus Lady", la plus délicieuse de toutes les comédies musicales est offerte aux habitués du Tulane à partir de ce soir. Elle tendra l'affiche toute la semaine et sera donnée en matinée à prix populaires mercredi et samedi. Il serait difficile d'imaginer une attraction plus agréable que cet amable amalgame de spirituelle gaieté et de beaux chants. On se rappelle du reste le grand succès qui a marqué, il y a deux ans, sa première apparition à la Nouvelle-Orléans, et l'excellente artiste Rose Stahl, qui en interprète le premier rôle, n'est pas une inconnue pour notre public. Mlle Stahl arrive de Londres où pendant quatre mois elle a paru sur la scène du Vaudeville Theatre et y a obtenu un succès considérable. Elle est secondée par une très bonne troupe parmi laquelle se trouvent plusieurs artistes qui ont déjà joué dans notre ville entre autres MM. Wilfred Lucas, Walter Pennington, Kenyon Bishop, Mmes Isabelle Godwin, Lillian O'Neill, Helen Dahl, Annie Ives et Florence Grant.

CRESCENT.

"A Knight for a Day" une comédie musicale qui vient d'être jouée pendant une année entière à Chicago et pendant cinq mois consécutifs au Wallack Theatre de New York, sera jouée à partir de ce soir sur la scène du Crescent. La troupe qui l'interprète comprend de très bons artistes, entre autres Edward Hume et Grace De Mar et la mise en scène ne laisse rien à désirer aussi peut-on s'attendre à une exécution parfaite. Cette pièce sera donnée en matinée mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Inutile de revenir sur le succès du programme de cette semaine à l'Orpheum. Il a été complet et il y a foule aux deux dernières exécutions d'aujourd'hui. Demain soir est inauguré un nouveau programme à la tête duquel est inscrite Miss Marie Dainton, une célèbre comédienne anglaise qui fait une tournée triomphale aux Etats-Unis. Fred Lindsay, un chasseur sud-africain, se produira dans un numéro nouveau d'une grande originalité. Les autres artistes comprennent "Billy" Gould, un des chanteurs populaires de Broadway; les Six Danseuses Américaines; Miss Kate Watson et sa troupe qui interprètent une charmante comédie "The Hoosier Girl"; Mlle Berenice Bozesle et Elizabeth Banks, deux musiciennes de talent; Abel et Irwin, deux anciens ministres; Fred Lewis et Maria Chapin, danseurs et chanteurs. Cet excellent programme sera complété par des vues nouvelles du cinématographe.

Assurances pour Aviateurs.

Des compagnies anglaises ont établi des tarifs pour l'assurance des aéroplanes. L'appareil de Blériot, pendant son séjour à Londres, a été assuré pour 250,000 francs contre le feu, le vol et l'accident. Les compagnies consentent à assurer les aviateurs entraînés moyennant une prime de 6 à 20 0/0 suivant la gravité de l'accident considéré.

Théâtre de l'Opéra.

La seconde de Louise, hier soir, a été aussi brillante que la première, les artistes y ont obtenu un nouveau succès, et il nous a paru que la parterre y avait découvert des beautés qui lui avaient échappé jeudi soir, car il a été plus démonstratif, plus prodigue en applaudissements.

Mlle Rosini, d'un bout à l'autre du rôle de Louise, a été intéressante. Dès le début de la saison elle a gagné la faveur du public et la retiendra jusqu'à la fin, tant elle se montre soigneuse de l'interprétation de tous ses rôles. Elle possède une voix charmante, longue, fraîche, bien timbrée, qu'elle dirige avec un art indiquant qu'elle a été à bonne école. M. Zocchi, sous les traits de Julien a obtenu son succès accoutumé. Le ténor chante avec une émotion pénétrant plusieurs romances, les plus jolies pages peut-être de l'œuvre.

M. Cargue, le père de Louise, a été très applaudi; il ressent ce qu'il chante et le fait éprouver à ses auditeurs. Tour à tour, il a été tendre et violent. L'oubli par cette enfant qu'il aime de ses devoirs à son endroit, cause en lui des révoltes qu'il ne parvient pas toujours à réprimer.

Mme Fiérens, elle aussi, a été très heureuse dans son interprétation du rôle de la mère de Louise, rôle ingrat, car Charpentier a portraituré la mère sévère, rigide, sans indulgence pour son enfant, ne lui pardonnant aucune faiblesse, voulant qu'elle-reste cousue à son jupon. Mlle Jenny Allard fait un gamin de Paris très réussi; elle en porte crânement le costume, en a toutes les hardiesses, toutes les espérances.

En matinée, aujourd'hui, Le Troubadour sera donné pour la troisième fois. M. Escalier, chantant le rôle de Marique dans lequel, aux deux premières représentations il a fait l'émerveillement du public par la puissance de sa voix et son art incomparable.

Les autres rôles seront tenus par des artistes d'un incontestable mérite aussi, Mmes Demedy et Fiérens, MM. Hensatto et Huberty.

Ce soir, Gillette de Narbonne, opérée charmante qu'a déjà applaudie notre parterre.

L'Union Française.

Comme tous les ans, une représentation sera donnée cette année encore, à l'Opéra Français, institution méritante entre toutes, qui fait le bien sous toutes ses formes, qui donne gratuitement de l'instruction aux filles des familles dont les ressources sont restreintes ou nulles; qui aussi donne aux malheureux des secours matériels. L'Union Française est trop connue à la Nouvelle-Orléans pour qu'il soit besoin d'en parler longuement. L'institution vit de ses propres ressources et comme celles-ci sont à peine pour lui permettre de poursuivre son œuvre de bienfaisance, chaque année, à semblable époque, le Directeur de l'Opéra donne une représentation à son profit. Cette représentation aura lieu le mercredi, 15 décembre, et les Huguenots en feront les frais. Déjà le zélé Président de l'Union est en campagne pour assurer à la représentation le succès qu'elle mérite.

Mousse Royal.

Le prince Edouard, le fils du prince de Galles et le futur héritier du trône d'Angleterre, est âgé de 15 ans. Après avoir fait un stage de deux ans à l'école d'Osborne il vient d'entrer à l'école navale de Dartmouth, où il continue son apprentissage de marin. A Osborne, le prince avait pension comme les autres cadets, avait les mêmes leçons d'étude, la même nourriture, comme ses camarades, un shilling par semaine d'argent de poche. A Dartmouth, il couche dans un dortoir avec vingt-neuf autres élèves et il est soumis à la discipline, aux études et aux exercices communs. Il est d'ailleurs très aimé de ses condisciples et trouve fort juste qu'un souverain en herbe soit traité comme le fils d'un bourgeois quelconque.

INSTANTANE.

René Gamy, ni grand, ni petit, ni corpulent, ni mince; mais d'une élégance qui se remarque et d'une réserve qui plaît. Figure agréable, éclairée par un sourire qui ne trahit grande bienveillance ne permet jamais d'épanouir au point de verser dans le gros éclat où le rire américain.

Grand premier comique d'opérette; de brillants états de service; dans une carrière qu'il parcourt avec de légitimes succès. Est né à Troyes. A été élevé au lycée et au Conservatoire de Marseille; a été Directeur du théâtre municipal de Dunkerque; est membre stagiaire de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques; a été régisseur-général de Comédie au Casino de Royat; a été à Paris le rôle du Lieutenant François Clardé dans "Country Girl"; à l'Olympia, la comédie de Monte-Carlo le rôle de Guillaume dans "Hans ou le Joueur de Flûte"; a en de retentissants succès sur toutes les grandes scènes françaises et européennes; a joué aux côtés de Mounet Sully, et n'en a pas été amoindri.

Excellent camarade; à toutes les indulgences pour les humbles; pour les médiocrités aussi, si elles ne sont pas encombrantes; possède un talent très fin et surtout très personnel; étudie, fouille, et se penche de tous les personnages de qu'il s'imagine les traits et les gestes, à rendre les accents; dans Laurent XVII, Nicolai et Barbeuche est inimitable, obtenant ses effets par la finesse de son esprit, l'adroite façon de lancer ses traits, se gardant toujours contre la trivialité, la lamalité et le grotesque dont il a une sainte horreur.

René Gamy, deux vocables qui auraient des sonorités de fanfare au théâtre et des fulgurations sur la scène; il a une trop grande modestie chez l'individu qu'il désignent ne faisait tampon pour lui étendre les rayons, à assourdir les sons.

Excitant camarade; à toutes les indulgences pour les humbles; pour les médiocrités aussi, si elles ne sont pas encombrantes; possède un talent très fin et surtout très personnel; étudie, fouille, et se penche de tous les personnages de qu'il s'imagine les traits et les gestes, à rendre les accents; dans Laurent XVII, Nicolai et Barbeuche est inimitable, obtenant ses effets par la finesse de son esprit, l'adroite façon de lancer ses traits, se gardant toujours contre la trivialité, la lamalité et le grotesque dont il a une sainte horreur.

Les autres rôles seront tenus par des artistes d'un incontestable mérite aussi, Mmes Demedy et Fiérens, MM. Hensatto et Huberty.

Ce soir, Gillette de Narbonne, opérée charmante qu'a déjà applaudie notre parterre.

Curieuse opération.

A la clinique chirurgicale de Manich, le professeur Ach a réussi une opération des plus difficiles: Un gamin de sept ans avait, en jouant, avalé une vis en acier de trois centimètres et demi de longueur. Admis à l'hôpital il fut d'abord soigné de suffocation et des hémorragies indiquant une aboie interne. Au moyen des rayons X on finit par établir que la vis s'était logée dans les bronches et qu'un abcès de la gorge, mais le professeur Ach exécuta la trachéotomie, puis la bronchotomie et réussit à enlever la vis. Le gamin fut rapidement sur pied.

lait tout cela: cette douceur d'aimer, d'être aimé, de triompher... Jamais, auparavant, elle n'avait détesté Marthe d'une haine aussi violente. Elle n'en voulait de l'avoir soignée, de s'être laissé attendre, détestant, par la souffrance de cette enfant hypocrite... Ah! elle souffrait bien autrement, elle!... Et personne ne la plaignait!... D'abord, elle s'efforça de dissimuler; mais bientôt elle n'en eut plus la force. Alors, elle s'enferma dans sa chambre, elle erra seule dans le parc, en serrant les poings, en bousculant l'atma, quand l'épaveuil se risquait à l'approcher. Elle évita Marthe, prétextant des migraines, qui la tenaient chez elle, qui lui faisaient les paupières rouges. A certaines minutes, elle aurait harlé de douleur, tant cela devenait intolérable. Elle enfouissait sa tête dans l'oreiller, pour ne plus voir, réfléchissant par le miroir, son visage bouleversé, ses yeux décolorés, sa bouche tordue par les convulsions de sa rage. Marthe s'aperçut de ce changement: elle en fut part à son fiancé. Celui-ci lui baisait les doigts, en disant que ce n'était rien, qu'il l'aimait, qu'il se mariaient bientôt. Qu'importait le reste? Et Marthe rassurée, confiante, lui souriait. Mlle Fritz venait toujours, à l'heure de goûter, quand M. le procureur n'était point là, pour ne pas gêner. Elle n'avait pas bonne

mine. Elle maigrissait, — ce dont personne ne l'eût soupçonnée capable. — Ses longues mains agiles, dans la soie des mitaines, s'agitaient nerveusement et les ongles de sa bouche tremblaient. Mme d'Auribeau la prenait en pitié, malgré sa mauvaise humeur chronique. On s'était habitué à la voir arriver à quatre heures, au moment où Clotilde apportait le lait: deux tasses chaudes, deux tasses froides. Elle s'installait dans le même fauteuil, près du plateau. Elle parlait peu, et ses lèvres mobiles semblaient toujours exprimer un blâme, sans que, d'ailleurs, personne s'en souciait. C'était affaire d'habitude. On se gardait, en carpias, d'avoir recours, comme naguère, à ses services, puisqu'elle avait en le soin de faire comprendre, une fois par toutes, qu'on n'était plus à compter sur elle. Pourtant, quand le soir de ce contrat fut axé, définitivement, au dernier jour d'octobre, l'avant-veille du mariage, elle offrit d'aider à la rédaction des adresses, pour les cartes. Mme d'Auribeau la remercia: "On ne prétendait point abusés d'elle. Une fois déjà, on l'avait mise à contribution. Cela suffisait!" Mlle Fritz insistait pas; mais sa bouche pinçée, ses mains brusquement jointes sous sa poitrine, plans margaretes sous ses mains contentement. Elle craignait que ce ne fût sa prétexte à la la

point inviter et sentit tous ses beaux rêves croquer. Elle ne se rait pas partie du cortège. Elle ne triompherait pas, à l'église, entre la double haie des curieux, au bras de M. Legrand... Ah! M. Legrand, qu'elle avait espéré reconquérir, ornel auteur de tant d'autres déceptions!... De tous ces déboires, Mlle Fritz rendait Marthe responsable. Si M. Legrand s'était dérobé, après des avances fort galantes, c'était, à son point de vue, qu'il avait craint le ridicule d'une idylle de sexagénaire, auprès d'un amour jeune et dénué de discrétion. C'était Marthe également qui empêcherait qu'on ne couvrit l'insatiable de son mariage. Elle la jugeait trop pauvre, probablement, et redoutait qu'elle ne fût mal habillée, qu'elle ne lui fit point honneur... Ah! la petite peste!... Et dire, pensait Mlle Fritz, que je l'ai choyée, cajolée; que je lui ai confié tous mes secrets; que je l'ai promue dans les sentiers réservés de mon cœur... Quelle bonne revanche, si quelque accident propice pouvait rompre ce mariage!... "Oh! gémissait Henriette de son côté... A la voir souffrir, à la pleurer, l'amour de son fiancé s'est encore accru... Comment espérer, après cela, les séparer? Impossible! La date est si proche! Je boirai jusqu'à ce fond le calice de ma douleur et de ma honte!... à moins d'une

catastrophe!..." Marthe portait allègrement le poids de cette double haine. Puisqu'elle était innocente, pourquoi s'en serait-elle affectée? Elle n'en parlait même plus à M. d'Argencourt, de peur d'attrister leur bonheur prochain. Cependant, phénomène assez singulier, bien qu'elle souhaitât ce bonheur impatientement, elle n'éprouvait pas autant de joie qu'elle paraissait. Elle aimait son fiancé; elle était ravie de le voir et néanmoins, depuis quelque temps, il lui faisait un effort pour lui faire fête, pour causer, pour aller et venir. Le moindre mouvement lui coûtait. Si vive, si alerte, elle serait demeurée des jours entiers sur une chaise, si gée dans une immobilité parcesseuse. Elle éprouvait par toutes ces membres une lassitude étrange. Elle perdait l'appétit. Elle retrouvait cette sensation d'acore chahier à la gorge, dont elle avait tant souffert une première fois. A deux ou trois reprises, elle eut des syncopes. Elle ne se plaignait point, toutefois. Au contraire, elle présentait ce que c'était rien: des malaises passagers. Mais sa mine défaite inquiéta sa tante et M. d'Argencourt. Comme Mme d'Auribeau parlait d'avertir le docteur Pigeon, Marthe s'en défendit et Mlle Fritz rassura la comtesse: toutes les fiancées éprouvaient de ces troubles. C'était nerveux, l'émothion... et

aussi le besoin de se rendre intéressant. Malgré qu'une soif ardente la dévorât, elle répugnait à prendre son lait de quatre heures. Ce frais breuvage la tentait; mais elle lui trouvait un goût singulier, un saveur de pomme sûre. On la plaisanta sur cette découverte bizarre. — Quelle idée! fit Henriette... Ton lait est le même que le mien. — Voyons, que j'y goûte, proposa Mme d'Auribeau. — Non, madame, intervint vivement Mlle Fritz... En buvant froid, vous allez vous glacer l'estomac. Marthe n'en parla plus: mais son dégoût s'accrut. Sa santé, d'ailleurs, déclina de jour en jour. Ceux qui l'entouraient remarquaient peu la lente altération de ses traits; mais M. Legrand, qui ne l'avait pas vue depuis un assez long temps, en fut frappé. Il le dit à M. d'Argencourt. Sur la prière de celui-ci, Mme d'Auribeau déclara que le docteur Pigeon vérifierait le lendemain. Elle y tenait formellement. Ce soir-là, — c'était juste une semaine avant le mariage, tout était prêt, déjà, pour la soirée de contrat et pour la cérémonie, — comme Mlle Fritz venait de partir, après goûter, Marthe eut une nouvelle syncope. M. d'Argencourt se trouvait à

précisément. Tous deux portèrent la jeune fille sur son lit, avec l'aide de Clotilde, pendant que Mme d'Auribeau les suivait, effrayée, en comprimant à deux mains son cœur malade. — Ah docteur, se lamentait la bonne dame... J'aurais dû vous appeler plus tôt, ne pas écouter les avis de Mlle Fritz... Voilà longtemps qu'elle est malade, cette petite!... Sans lui répondre, le médecin poursuivait son examen. Il palpait le corps inerte, les membres froids. Il demanda des symptômes. — Henriette, ordonna Mme d'Auribeau, écroulée dans un fauteuil, sans force... Cours! mon enfant, tu connais la pharmacie!... — Mademoiselle Henriette s'est levée dans sa chambre, madame, dit Clotilde... — Vous, Clotilde, allez vite... vous savez... dans la lingerie... — Oui, madame... Elle revint, avec une promptitude méritoire, en regard à ses jambes loardes. Le médecin s'efforçait de ranimer Marthe, sous l'œil inquiet de M. d'Argencourt. Celui-ci n'avait même pas eu l'idée de se retirer. Sa place était ici. Le moment n'était pas aux vaines simagrées de convenances. Il sentait toute sa vie partir, avec celle de sa petite fiancée, l'ivresse, le visage décoloré, comme morte. Une horrible